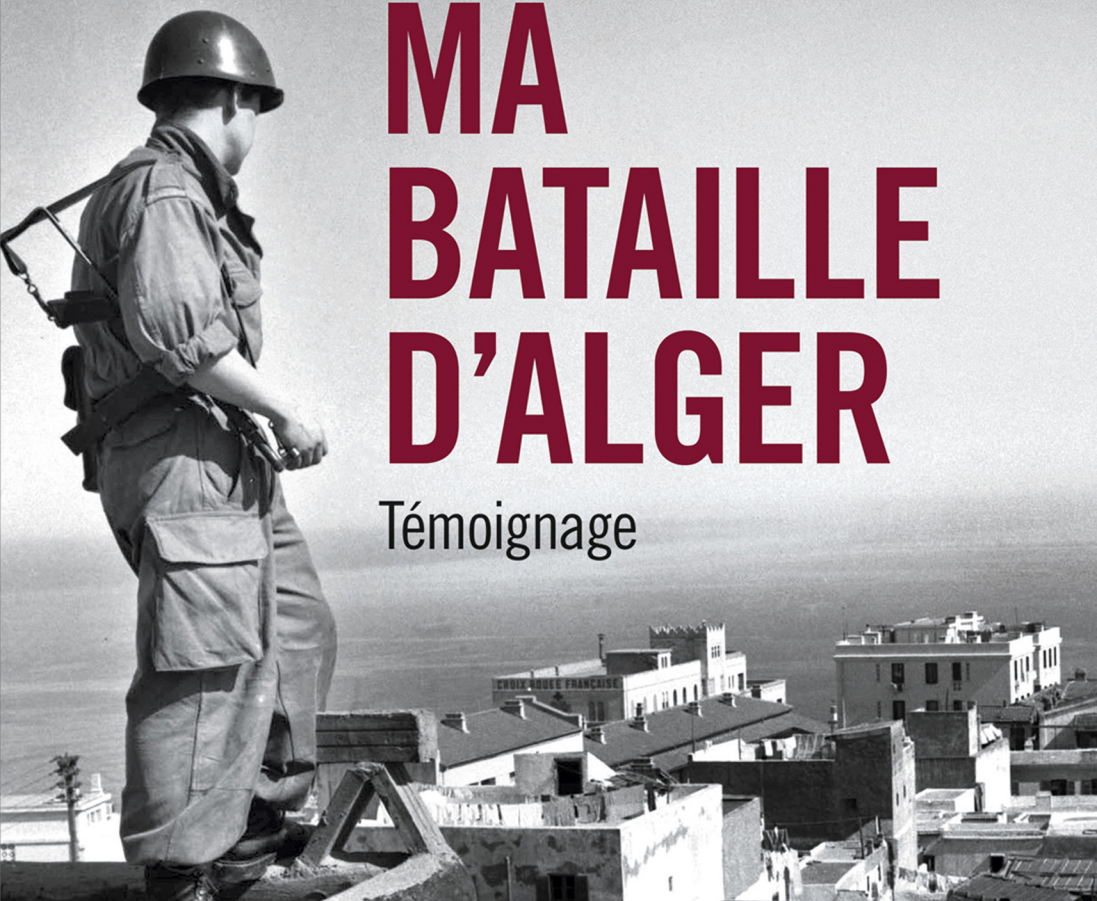


TED MORGAN

MA BATAILLE D'ALGER

Témoignage



**CONFESSIONS
D'UN AMÉRICAIN
AU CŒUR D'UN DRAME
FRANÇAIS**

MA BATAILLE D'ALGER

TED MORGAN

MA BATAILLE D'ALGER

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Alfred de Montesquiou

Préface de Serge Bernstein

TALLANDIER

Titre original : *My Battle of Algiers. A Memoir*
© Ted Morgan, 2005.

© Tallandier, 2016, pour la présente édition,
les préfaces et la traduction française.

2, rue Rotrou – 75006 Paris
www.tallandier.com

Pour Eileen Bresnahan Morgan,
mon épouse et ma première lectrice.

« Chaque guerre nous instruit sur la manière
dont nous allons mener la suivante. »

HÉRODOTE

Préface

Il est difficile d'imaginer la stupéfaction que peut représenter pour un jeune homme né en France, mais élevé aux États-Unis, y ayant fait l'essentiel de ses études et ayant commencé dans ce pays une carrière de journaliste, à la réception de l'ordre de se présenter en septembre 1955 à la caserne de Vernon pour y être incorporé dans l'armée française alors engagée dans le conflit algérien. C'est la mésaventure qui advient à Ted Morgan, né Sanche de Gramont dans une grande famille de l'aristocratie française. Après avoir songé à ignorer cette convocation, tant en raison de son peu de goût pour la vie militaire que de sa répugnance à participer à une guerre coloniale, il décide finalement d'y répondre. Pendant plus de deux ans, il partage la vie des jeunes appelés et fait l'expérience de ce que fut, à la fin des années 1950, l'existence quotidienne d'une génération confrontée à la guerre d'Algérie. En d'autres termes, il constitue un témoin décalé du conflit auquel il va participer à contrecœur et dont il ne se sent pas partie prenante mais un témoin qui décrit ce qu'il a vu et entendu avec l'œil du journaliste.

Ce statut particulier garantit-il l'objectivité du récit ? On peut le penser car le lecteur est frappé par la sincérité de l'auteur. Sans doute ne dissimule-t-il pas qu'il n'a pas l'esprit militaire, que ce qu'il sait des colons d'Algérie

ne le prédispose pas à l'indulgence à leur égard, que son humanisme s'accommode mal des nécessités d'obtenir des victoires à tout prix dans une guerre qui n'ose pas dire son nom. Mais à aucun moment on ne le voit prendre la pose, jouer au héros, se comporter en juge intransigeant de pratiques qu'il désapprouve. En revanche, il ne cache rien de ses propres faiblesses ni d'épisodes où son rôle n'est pas particulièrement glorieux. Et d'un bout à l'autre de son témoignage, il montre qu'ayant accepté de faire son service militaire, il entend absolument éviter de l'accomplir en Algérie, puis, quand les circonstances l'y contraignent, se sortir du guêpier en sauvant son existence. Et pourtant, il n'échappe pas à l'engrenage de la violence quand l'obéissance aux ordres de ses supérieurs ou la nécessité de sa propre survie l'y obligent. Or cette attitude d'absolue franchise a d'autant plus de valeur que le séjour en Algérie de l'auteur permet à travers son exemple de mieux connaître deux des aspects d'une guerre aux multiples visages : celui des opérations dans le bled algérien, d'une part, celui de la « bataille d'Alger », c'est-à-dire de la lutte entre le terrorisme du FLN et l'armée pour la maîtrise de la capitale algérienne, d'autre part.

Les débuts du service militaire de Ted Morgan renvoient à une expérience qui a été celle de centaines de milliers d'appelés dans ces années du début de la guerre d'Algérie. Il peut constater que l'enthousiasme guerrier n'est pas plus répandu chez les jeunes Français que chez lui, la principale préoccupation de beaucoup consistant à connaître un moyen de se faire réformer. À défaut, il est possible de gagner du temps en devenant élève-caporal, puis élève-sergent, et enfin en intégrant l'école d'application des officiers. Au passage, il lui sera donné d'apprécier l'épaisse médiocrité des sous-officiers chargés d'instruire les futurs officiers et dont l'objectif principal paraît être d'humilier les intellectuels bardés de diplômes mais provisoirement soumis à leurs ordres.

Mais, toutes les manœuvres dilatoires épuisées, vient l'heure du choix décisif, celui de l'unité dans laquelle doit servir le nouvel officier, et qui dépend de son rang de sortie. Là encore, il faut bien constater que l'ardeur à aller combattre outre-Méditerranée n'anime guère la nouvelle promotion puisqu'à la grande fureur du colonel de parachutistes qui préside la cérémonie, les mieux classés choisissent systématiquement les unités basées en métropole, autre manière de gagner du temps, puisque toute unité peut, à un moment ou un autre, être engagée en Algérie. Lorsque vient son tour de se prononcer, il ne reste plus que des régiments localisés en Algérie et il choisira une unité de l'infanterie coloniale stationnée au sud d'Alger.

C'est dans un village situé près de Médéa, à 80 kilomètres d'Alger, que le sous-lieutenant Gramont prend ses fonctions, au sein de la 3^e compagnie de son régiment dont la plupart des soldats sont des tirailleurs sénégalais. Il y fait connaissance des officiers qui représentent un échantillonnage allant d'un vieux commandant proche de la retraite qui se montre sceptique sur le sort de la guerre à un capitaine à monocle, revenu à l'armée après avoir demandé sa mise en réserve en 1942, préférant encore la vie militaire à la vie familiale, en passant par un lieutenant jouant sa vie à la roulette russe, ne ménageant au combat ni lui-même ni ses hommes et qui finira par être abattu, peut-être par ses propres soldats, qui lui reprochent d'avoir abandonné deux blessés aux mains des fellaghas, hypothèse que les commandants de la compagnie ne cherchent guère à vérifier.

Commence alors pour Gramont l'expérience de la guerre dans le bled algérien, oscillant entre la monotonie de tâches répétitives et dépourvues d'intérêt et les patrouilles à la recherche des groupes de fellaghas, alors que plane toujours le risque d'une embuscade soudaine ou d'un engagement où le moindre défaut d'attention peut mettre sa vie et celle

de ses hommes en danger. Il y apprécie l'expérience des sous-officiers de carrière, rompus à ce type de combat et qui ne dissimulent pas leur mépris pour les blancs-becs qui les commandent. Il est consterné par les exactions des parachutistes sur la population civile et l'arrogance d'hommes armés qui se considèrent de ce fait comme tout-puissants et dont l'impunité est assurée par la volonté d'ignorance de leurs supérieurs. Il y constate l'inutilité des efforts de l'armée pour gagner la confiance des civils musulmans qui écoutent docilement les discours des militaires, les assurent de leur bonne volonté, mais se gardent de toute fraternisation ostensible, de crainte des représailles des fellaghas qui surgissent dès le départ des soldats. Et il se rend assez vite compte que les informateurs qui acceptent de renseigner les Français sont le plus souvent des agents doubles qui renseignent également le FLN.

Vite convaincu que cette situation conduira inévitablement l'armée française à perdre à terme la guerre d'Algérie, il est en outre traumatisé par les effets qu'elle produit sur lui-même et qui choquent la conception qu'il se fait de l'homme. Officier de renseignements, n'a-t-il pas vu mourir sous ses coups un présumé commissaire politique que son capitaine l'a poussé à interroger vigoureusement ? Aussi, lorsqu'au retour d'une patrouille au cours de laquelle sa section a tué sept fellaghas, son capitaine le propose pour une citation, il fait plutôt le choix d'une permission de deux jours à Alger afin de sortir du cauchemar qu'il vit. Son départ au début du mois de janvier 1957 signifie pour lui, sans qu'il en ait conscience, un adieu définitif à la guerre dans le bled algérien.

La ville que Sanche de Gramont rejoint à l'occasion de cette permission est l'objet depuis 1956 d'une série d'attaques terroristes dont le but est à la fois de répondre aux mesures de répression menées contre le FLN (y compris l'exécution par la guillotine de certains de ses responsables)

et de prouver à la population musulmane que le combat pour l'indépendance ne se limite pas au bled mais inclut aussi les grandes villes où vit l'essentiel de la population européenne. Pour tenter d'éradiquer le terrorisme, le gouverneur général Lacoste confie au général Massu, commandant de la 10^e division parachutiste, les pouvoirs de police dans la ville, précisément au moment où Gramont gagne Alger. Lors d'une visite au consulat américain, une rencontre fortuite avec le général lui permet d'intégrer une petite équipe chargée d'éditer un journal de propagande à destination de la population musulmane. Son nouveau statut ne fait plus de lui un combattant mais le renvoie à son expérience journalistique et c'est donc désormais moins en acteur anonyme qu'en témoin distancié et privilégié qu'il peut rendre compte des événements auxquels il assiste. Travaillant à l'état-major du général Massu, renseigné par son supérieur hiérarchique des divers épisodes de la bataille d'Alger et des réflexions des principaux responsables, suivant parfois les opérations militaires pour les besoins de son information, rencontrant des officiers, il relate avec précision ce qu'il a vu, entendu, compris, depuis le centre névralgique de la bataille d'Alger. Et son récit est celui des voies et des moyens d'une victoire militaire à Alger conduisant à une défaite politique dans la guerre d'Algérie.

Dans l'atmosphère d'insécurité d'une ville qui vit au rythme des explosions terroristes, l'ordre est désormais assuré par les parachutistes en tenue léopard du général Massu qui patrouillent en ville et soulignent ostensiblement leur présence armée. Et l'auteur montre comment leur action, notamment celle des bérets rouges du colonel Bigeard, permet d'investir l'impénétrable Casbah, jusqu'alors sanctuaire du FLN, contraignant les dirigeants de celui-ci à fuir hors de portée de leurs investigations. Mais surtout Gramont insiste sur les moyens mis en œuvre par les troupes de Massu pour parvenir au résultat attendu

par les autorités politiques et militaires et qui reposent sur un système d'arrestations arbitraires et sur l'usage massif d'interrogatoires accompagnés de tortures. Le principe qui préside à ce système repose sur la conviction que la situation de belligérance permet de considérer comme inadéquates les formes et les garanties habituelles de l'état de droit, que la guerre est inconciliable avec les pratiques humanistes, en d'autres termes que la fin justifie les moyens. C'est que, nous dit l'auteur, contrairement à une idée reçue, la torture est efficace pour arracher des renseignements et rares sont ceux qui ne finissent pas par parler. La crainte de la torture pousse d'ailleurs nombre de dirigeants du FLN arrêtés par l'armée à répondre aux questions avant d'y être soumis. Et, suivant de près les opérations des parachutistes à Alger, Gramont montre comment, grâce aux interrogatoires, les réseaux du FLN sont progressivement démantelés. Si, lorsqu'ils sont cernés par les paras, les plus déterminés des membres de ceux-ci préfèrent mourir les armes à la main, ceux qui se rendent finissent par dénoncer leurs camarades de combat. Ce sera le cas, affirme Gramont, de Yacef Saadi, organisateur de l'action terroriste à Alger dès 1955, qui n'hésite pas à révéler la cachette de son adjoint, Ali la Pointe, qui mourra dans l'explosion de son refuge. Pour l'auteur, c'est à Alger en 1957 qu'ont été inventées par le FLN les tactiques de guérilla urbaine qui vont se développer dans la seconde moitié du XX^e siècle et atteindre leur apogée au XXI^e siècle.

Pour sa part, Gramont quitte l'Algérie fin 1957 pour retourner aux États-Unis et reprendre sa carrière de journaliste. Mais il demeure marqué par les souvenirs de son service militaire en Algérie, traumatisé par ce que la France l'a contraint à faire dans une guerre qu'il détestait. C'est une des raisons qui le poussent à prendre la nationalité américaine et à abandonner son prestigieux patronyme pour adopter le nom de Ted Morgan (anagramme de « de

PRÉFACE

Gramont »). L'avenir lui a sans doute montré, par exemple lors de l'intervention américaine en Irak, que la mise entre parenthèses des droits de l'homme et des principes moraux au cours d'un conflit armé, fût-ce dans un pays démocratique, n'était pas un privilège français.

Serge BERSTEIN

Préface du traducteur

À la lecture de *My Battle of Algiers*, publié aux États-Unis en 2005, j'ai été frappé par son originalité. Tout d'abord, il y a la qualité du récit, qui mêle la figure stendhalienne d'un jeune homme découvrant les champs de bataille à celle d'un journaliste en devenir, dans la droite ligne du réalisme américain défini par Hemingway. Le tout restitué avec des scènes aux dialogues bien trempés qui rappellent les meilleures répliques de Michel Audiard. Mais il y a surtout la richesse des souvenirs, ceux d'un jeune sous-lieutenant muté après quelques mois passés dans le bled à la rédaction de *Les Réalités*, organe de propagande de l'armée qui lui permet de circuler partout pendant la bataille d'Alger. Son témoignage, forcément subjectif, est livré sans fard ni souci de l'« historiquement correct ». Ni les protagonistes ni l'auteur lui-même n'en sortent indemnes. Il commet un crime de guerre, enfreint la loi, flirte avec les limites floues de la morale et celles, plus précises, du code militaire. Et pourtant Ted Morgan raconte tout tel qu'il l'a vécu à l'époque ou tel que ses relations, placées à différents niveaux de la hiérarchie militaire, le lui ont rapporté. Cette sincérité donne son prix au récit. Elle permet de découvrir un épisode dramatique – mais maintes fois ressassé – sous un angle original qui mêle le regard d'un jeune Américain sur l'armée française

et les souvenirs d'un journaliste *embedded* auprès d'unités parachutistes en pleine traque antiterroriste.

En effet, Ted Morgan a le privilège – rare pour l'époque – d'être neutre. Bien que plongé au cœur de l'action, il se place comme un spectateur un brin ironique. Ni d'un bord ni de l'autre, ni pro- ni anticolonialiste, ni tout à fait Français ni vraiment Américain. Il parvient à pénétrer tous les cercles, recueille toutes les confidences, et les restitue sans rien censurer. Ses souvenirs en heurteront certains. Tant du côté de l'armée et des institutions françaises que du côté algérien où les accusations de double-jeu contre plusieurs figures du FLN durant la bataille d'Alger risquent d'écorner la mémoire d'une nation. Quelques voix s'élèveront sans doute pour rejeter vigoureusement sa version des faits. Mais, pour autant, je doute que quiconque contestera la justesse de l'atmosphère restituée.

C'est l'acuité de ce *flash-back* qui m'a poussé à vouloir traduire *My Battle of Algiers* pour le public francophone. Journaliste basé à Alger à la fin des années 2000 pour l'agence américaine Associated Press, je me suis pris de passion pour la société algérienne et j'ai aussi découvert cette plaie mal cicatrisée que représente la guerre d'Algérie de part et d'autre de la Méditerranée.

L'année 2015 a été marquée par la violence. L'histoire bégaie et l'on ne peut s'empêcher de comparer les événements survenus à Paris à ceux décrits par Ted Morgan. Un mouvement se lance dans des attentats à grande échelle pour dresser musulmans et non-musulmans les uns contre les autres et pousser à la guerre civile ; une administration acculée par la crise qui promulgue l'état d'urgence ; une traque policière qui doit arbitrer le dilemme entre sécurité et droits de l'homme ; une population tiraillée qui se laisse tenter par l'extrême droite et les discours violents... Par de nombreux aspects, la bataille d'Alger préfigure les défis sécuritaires contemporains.

